



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES JÉSUITES

ENNEMIS DE LA FAMILLE.

Fragments extraits du dernier ouvrage de M. le professeur MICHELET
qui vient de paraître sous le titre : *Du Prêtre, de la Femme, de la
Famille.*



GENÈVE,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1845

LES JÉSUITES

ENNEMIS DE LA FAMILLE.

Il s'agit de la famille;

De l'asile où nous voudrions tous, après tant d'efforts inutiles et d'illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur, Nous revenons bien las au foyer.... Y trouvons-nous le repos ?

Il ne faut point dissimuler, mais s'avouer franchement les choses comme elles sont : Il y a dans la famille un grave dissentiment, et le plus grave de tous.

Nous pouvons parler à nos mères, à nos femmes, à nos filles, des sujets dont nous parlons aux indifférents, d'affaires, de nouvelles du jour, nullement des choses qui touchent le cœur et la vie morale, des choses éternelles, de religion, de l'âme, de Dieu.

Prenez le moment où l'on aimerait à se recueillir avec les siens dans une pensée commune, au repas du soir, à la table de famille; là, chez vous, à votre foyer, hasardez-vous à dire un mot de ces choses. Votre mère secoue tristement la tête; votre femme contredit; votre fille, tout en se taisant, désapprouve... Elles sont d'un côté de la table; vous de l'autre, et seul.

On dirait qu'au milieu d'elles, en face de vous, siège un homme invisible, pour contredire ce que vous direz.

Comment nous étonnerions-nous de cet état de la famille? Nos femmes et nos filles sont élevées, gouvernées, *par nos ennemis*.

Ce mot, me coûte à dire, pour diverses raisons; mais je n'ai pas passé ma vie à la recherche de la vérité, pour l'immoler aujourd'hui à mes sentiments personnels.

Ennemis de l'esprit moderne, de la liberté et de l'avenir. Il ne sert de rien de citer tel prédicateur, tel sermon démocratique. Une voix pour parler liberté, cinquante mille pour parler contre.... Qui croit-on tromper par cette tactique grossière?

Nos ennemis, je le répète, dans un sens plus direct, étant les envieux naturels du mariage et de la vie de famille. Ceci, je le sais bien, est leur faute encore moins que leur malheur. Un vieux système mort, qui fonctionne mécaniquement, ne peut vouloir que des morts. La vie pourtant réclame en eux, ils sentent cruellement qu'ils sont privés de la famille, et ne s'en consolent qu'en troublant la nôtre.

Ce qui perdra ce système, c'est la force apparente qu'il a tirée récemment de son unité, et la confiance insensée qu'elle lui donne.

Unité morale? association réelle des âmes? nullement. Dans un corps mort, tout élément, si vous le laissez à lui-même, s'éloignerait volontiers; mais cela n'empêche pas qu'avec des cadres de fer on ne puisse serrer un corps mort, mieux qu'un corps vivant, en faire une masse compacte, et cette masse, la lancer.

L'esprit de mort, appelons-le de son vrai nom, le jésuitisme, autrefois neutralisé par la vie diverse des ordres, des corporations, des partis religieux, est l'esprit commun que le clergé reçoit maintenant par une éducation spéciale, et que ses chefs ne font pas difficulté d'avouer. Un évêque a dit : « Nous sommes jésuites, tous jésuites. » Aucun ne l'a démenti.

La plupart cependant ont moins de franchise; le jésuitisme agit puissamment par ceux qu'on lui croit étrangers, par les sulpiciens qui élèvent le clergé, par les ignorantins qui élèvent le peuple, par les lazaristes qui dirigent six mille sœurs de charité, ont la main dans les hôpitaux, les écoles, les bureaux de bienfaisance, etc.

Tant d'établissements, tant d'argent, tant de chaires pour parler haut, tant de confessionnaux pour parler bas, l'éducation de deux cent mille garçons, de six cent mille filles, la direction de plusieurs millions de femmes, voilà une grande machine. L'unité qu'elle a aujourd'hui pouvait, ce semble, alarmer l'Etat. Loin de là, l'Etat, en défendant l'association aux laïques, l'a encouragée chez les ecclésiastiques. Il les a laissés prendre près des classes pauvres la plus dangereuse initiative : réunion d'ouvriers, maisons d'apprentis; associations de domestiques qui rendent compte aux prêtres, etc. etc.

L'unité d'action, et le monopole de l'association, certes, ce sont deux grandes forces.

Eh bien ! avec tout cela, chose étrange, le clergé est faible. Il y paraîtra demain, dès qu'il n'aura plus l'appui de l'Etat. Il y paraît dès aujourd'hui.

Armés de ces armes et de celle encore d'une presse active qu'ils y ont jointe nouvellement, travaillant en dessous les salons, les journaux, les Chambres, ils n'ont point avancé d'un pas.

Pourquoi n'avancez-vous point?... Si vous voulez cesser un

moment de crier et de gesticuler, je vais vous le dire. Vous êtes nombreux et bruyants, vous êtes forts de mille moyens matériels, d'argent, de crédit, d'intrigue, de toutes les armes du monde.... Vous n'êtes faibles qu'en Dieu!

I.

Influence des jésuites sur les femmes et les enfants. — Comment saint François de Sales leur enseigna les moyens de l'acquiescer.

On est tout étonné, le lendemain du seizième siècle, après les guerres et les massacres, d'entendre partout glapir cette douce petite voix.... Les terribles prédicateurs des Seize, les moines qui portaient le mousquet aux processions de la Ligue, s'humanisent tout à coup ; les voilà devenus bénins. C'est qu'il faut bien essayer d'endormir ceux qu'on n'a pas pu tuer. L'entreprise, au reste, n'était pas si difficile. Tout le monde avait sommeil après cette grande fatigue des guerres de religion ; chacun était excédé d'une lutte sans résultat, où personne n'était vainqueur ; chacun connaissait trop bien son parti et ses amis. Le soir d'une si longue marche, il n'était si bon marcheur qui n'eût envie de reposer ; l'infatigable Béarnais, s'endormant comme les autres, ou voulant les endormir, leur donnait l'exemple, et se remettait de bonne grâce aux mains du père Cotton et de Gabrielle.

Henri IV est le grand-père de Louis XIV, Cotton le grand-oncle du P. La Chaise : deux royautes, deux dynasties, celle des rois, celle des confesseurs jésuites. L'histoire de celle-ci serait fort intéressante. Ils régnèrent pendant tout le siècle, ces aimables pères, à force d'absoudre, de pardonner, de fermer les yeux, d'ignorer ; ils allèrent aux grands résultats par les plus

petits moyens, par les petites capitulations, les secrètes transactions, les portes de derrière, les escaliers dérobés.

Les jésuites avaient à dire que, restaurateurs obligés de l'autorité papale, c'est-à-dire médecins d'un mort, ils ne pouvaient guère choisir les moyens. Battus sans retour dans le monde des idées, où pouvaient-ils reprendre la guerre, sinon dans le champ de l'intrigue, de la passion, des faiblesses humaines ?

Là, personne ne pouvait les servir plus activement que les femmes. Quand elles n'agirent pas avec les jésuites et pour eux, elles ne furent pas moins utiles indirectement, comme instrument et moyen, comme objet de transactions et de compromis journaliers entre le pénitent et le confesseur.

La tactique du confesseur ne différait pas beaucoup de celle de la maîtresse. Son adresse, à lui comme à elle, c'était de refuser parfois, d'ajourner et de faire languir, de sévir, mais mollement, puis enfin de s'attendrir, par trop grande bonté de cœur... Ce petit manège, infailible près d'un roi galant et dévot, obligé d'ailleurs de communier à jours fixes, mit souvent l'Etat tout entier dans le confessionnal. Le roi pris et tenu là, il fallait qu'il satisfît, de manière ou d'autre. Il payait ses faiblesses d'homme par des faiblesses politiques ; tel amour lui coûtait un secret d'Etat, tel bâtard une ordonnance. Parfois, on ne le tenait pas quitte à moins de donner des gages ; pour garder telle maîtresse, par exemple, il lui fallait livrer son fils. Combien le P. Cotton en passa-t-il à Henri IV pour obtenir de lui l'éducation du Dauphin !

Dans cette grande entreprise de saisir partout l'homme au moyen de la femme, et par la femme l'enfant, les jésuites rencontraient plus d'un obstacle, un surtout bien grave : leur réputation de jésuites. Ils étaient déjà beaucoup trop connus. On peut lire dans les lettres de Saint Charles Borromée, qui les avait établis à Milan et singulièrement favorisés, les caractères

qu'il leur donne : intrigants, brouillons, insolents sous formes rampantes. Leurs pénitents mêmes, qui les trouvaient fort commodes, ne laissaient pas par moments d'en prendre dégoût. Les plus simples voyaient bien que des gens qui trouvaient toute opinion *probable* n'en avaient aucune. Ces fameux champions de la foi, en morale étaient des sceptiques ; moins encore que des sceptiques, car le scepticisme spéculatif pourrait laisser quelque sentiment d'honneur ; mais un douteur en pratique, qui sur tel acte dit *oui*, et *oui* sur l'acte contraire, doit aller baissant toujours de moralité, et perdre non-seulement tout principe, mais, à la longue, le cœur !

Leur mine seule était leur satire. Ces gens, si habiles à s'envelopper, suaient le mensonge ; il était tout autour d'eux, visible et palpable. Comme un laiton mal doré, comme les saints joujoux de leurs églises pimpantes, ils luisaient faux à cent pas : faux d'expression, d'accent, faux de geste et d'attitude, maniérés, exagérés, souvent mobiles à l'excès. Cette mobilité amusait, mais elle mettait en garde. Ils pouvaient bien apprendre une attitude, un maintien ; mais les grâces apprises, les allures savamment obliques, onduleuses et serpentineuses, ne sont rien moins que rassurantes. Ils travaillaient à se faire simples, humbles, petits, bonnes gens... La grimace les trahissait.

Ces gens à mine équivoque avaient pourtant près des femmes un mérite qui rachetait tout, ils aimaient fort les enfants. Il n'y avait pas de mère, de grand-mère, ni de nourrice qui les flattât davantage, qui trouvât mieux, pour les faire rire, le petit mot caressant. Dans les églises de jésuites, les bons saints de la Société, saint Xavier ou saint Ignace, sont peints souvent en nourrices grotesques, tenant dans leurs bras, berçant et baisant le divin poupon. C'est aussi sur leurs autels, dans leurs chapelles parées, qu'on a commencé de faire ces petits paradis sous verre, où les femmes aiment à voir l'enfant de cire couché dans

les fleurs. Les jésuites aimaient tant les enfants, qu'ils auraient voulu les élever tous. Nul d'entre eux, si savant qu'il fût, ne dédaignait d'être régent, d'enseigner la grammaire et d'apprendre à décliner.

Cependant il y avait bien des gens, de leurs amis même, de leurs pénitents, de ceux qui leur confiaient leur âme, qui pourtant hésitaient à leur confier leurs fils.

Ils auraient bien moins réussi auprès des enfants et des femmes, si leur bonheur ne leur eût donné pour auxiliaire un grand enfant, fin et sage, qui justement avait tout ce qui leur manquait pour inspirer confiance, une charmante simplicité.

Cet ami des jésuites, qui les servit d'autant mieux qu'il ne se fit pas jésuite, créa naïvement, au profit de ces politiques, ce qu'ils auraient cherché toujours, le genre, le ton, le vrai style de la dévotion aisée. Le faux ne prendrait jamais l'ombre de vie qu'il peut prendre, s'il n'avait eu un moment vrai.

Avant de parler de François de Sales, je dois dire un mot du théâtre où il agit.

Le grand effort de la réaction ultramontaine, vers 1600, était aux Alpes, en Suisse, en Savoie. On travaillait fortement sur les deux pentes ; seulement on y employait des moyens tout autres : on montrait des deux côtés deux visages différents, face d'ange et face de bête ; celle-ci, de bête féroce, dans le Piémont, contre les pauvres Vaudois. En Savoie et vers Genève, on se faisait ange, ne pouvant guère employer que la douceur contre des populations que les traités garantissaient, et qui auraient été couvertes contre la violence par les lances de la Suisse.

L'agent de Rome, en ces quartiers, fut le célèbre jésuite Antonio Possevino, le professeur, l'érudit, le diplomate, le confesseur des rois du Nord. Il organisa lui-même les persécutions contre les Vaudois du Piémont, et il forma, dirigea son élève, François de Sales, à gagner par adresse les protestants de Savoie.

Cette terrible histoire des Vaudois, dois-je en parler ou m'en taire? En parler? elle est trop cruelle; personne ne la racontera sans que la plume n'hésite, et que l'encre, en écrivant, ne blanchisse de larmes. Si pourtant je n'en dis rien, on ne sentira jamais le plus odieux du système, l'artificieuse politique qui fit employer des moyens tout opposés en des questions semblables : ici la férocité, là une étrange douceur. Un seul mot, et j'en serai quitte. Les bourreaux les plus cruels furent des femmes, les pénitentes des jésuites de Turin; les victimes furent des enfants! Au seizième siècle, on les détruisait; il y eut quatre cents enfants brûlés en une fois dans une caverne; au dix-septième siècle, on les volait. L'édit de pacification, accordé aux Vaudois en 1655, promet pour grâce singulière qu'on n'enlèvera plus leurs enfants âgés de moins de douze ans; au-dessus de cet âge, il est permis de les prendre.

Ce nouveau genre de persécutions, plus cruel que les massacres, caractérise l'époque où les jésuites entreprirent de s'emparer partout de l'éducation des enfants. Ces *plagiaires* impitoyables, qui les enlevaient à leurs mères, ne voulaient autre chose que les élever à leur guise, leur faire abjurer leur foi, leur faire haïr leur famille, les armer contre les leurs.

Ce fut, comme je l'ai dit, un professeur jésuite, Possevino, qui renouvela la persécution vers le temps qui nous occupe. Le même, enseignant à Padoue, eut pour élève le jeune François de Sales, qui déjà avait passé un an à Paris, au collège de Clermont. Il était d'une de ces familles de Savoie, très-militaires, très-dévotes, qui pendant si longtemps ont fait la guerre à Genève. Pour la guerre de séduction qu'on voulait commencer alors, il avait toutes les armes : dévotion tendre et sincère, parole vive et chaude, charme singulier de bonté, de beauté, de gentillesse. Ce charme, qui ne l'a senti dans le sourire des enfants de Savoie, naïfs, mais si avisés?

Toute la grâce du ciel avait plu sur celui-ci, il faut bien le croire, puisque avec ce mauvais temps, ce mauvais goût, ce mauvais parti, parmi le monde fin et faux qui l'exploita, il resta pourtant saint François de Sales. Tout ce qu'il a dit ou écrit, sans être irréprochable, est charmant, plein de cœur, d'une gentillesse originale d'enfant de génie, qui, tout en faisant sourire, n'attendrit pas moins. Partout ce sont de vives sources qui jaillissent, des fleurs et des fleurs, de petits ruisseaux qui courent, comme par une jolie matinée de printemps après la pluie. Il y a peut-être à dire qu'il s'amuse tant aux fleurettes, que souvent ce n'est plus bouquet de bergère, mais bouquet de bouquetière, comme dirait sa Philothée; il les prend toutes, il en prend trop; il y en a, dans le nombre, de couleurs mal assorties et baroques. C'est le goût du temps, il faut l'avouer; le goût savoyard en particulier ne craint pas le laid; une éducation de jésuite ne fait pas haïr le faux.

Mais quand même il n'eût pas été un si charmant écrivain, l'attrait singulier qui était en sa personne n'eût pas moins agi. Sa blonde et douce figure, qui fut toujours un peu enfantine, ravissait au premier regard; les petits enfants, sur les bras de leurs nourrices, ne pouvaient, dès qu'ils l'avaient vu, en ôter les yeux. Lui, il les aimait fort aussi; il leur passait volontiers la main sur leur petite tête. « Voilà mon petit ménage, disait-il, voilà mon petit ménage. » Les enfants allaient après lui, les mères suivaient les enfants.

Petit ménage? petit manège? parfois l'un ressemble à l'autre. Enfant d'apparence, au fond le bonhomme était très-fin. S'il permet aux religieuses tel et tel petit mensonge, faut-il croire qu'il se les soit refusés toujours à lui-même?... Quoi qu'il en soit, le vrai mensonge fut moins dans ses paroles que dans sa position; il fut évêque pour donner l'exemple d'immoler au pape les droits des évêques. Pour l'amour de la paix, pour

couvrir les divisions des catholiques d'une apparente union, il rendit aux jésuites le service essentiel de sauver leur Molina accusé à Rome ; il obtint que le pape imposât silence aux amis et aux ennemis de la Grâce.

Cet homme, de nature si douce, ne s'en tint pas cependant aux moyens de douceur et de persuasion. Dans son zèle de convertisseur, il appela au secours des moyens moins honorables, l'intérêt, l'argent, les places, enfin l'autorité, la peur ; il fit aller le duc de Savoie de village en village, et lui conseilla enfin de chasser les derniers qui refusaient d'abjurer leur foi. L'argent, très-puissant dans ce pays pauvre, lui semblait un moyen si naturel et tellement irrésistible, qu'il alla jusque dans Genève marchander le vieux Théodore de Bèze, et lui offrit de la part du pape quatre mille écus de pension.

C'est un spectacle de le voir, évêque et prince titulaire de Genève, tourner autour de la ville, en faire le siège, organiser contre elle, par la Savoie, par la France, une guerre de séduction. L'argent, l'intrigue n'y suffisaient pas. Il fallait un charme plus doux pour amollir et fondre cet inabordable glacier de logique et de critique. Des couvents de femmes furent fondés, pour attirer, recevoir *les nouvelles converties*, pour leur offrir une amorce puissante d'amour et de mysticisme. Ils sont restés célèbres par les noms de Mme. de Chantal et de Mme. Guyon. La première y commença les molles dévotions de la Visitation ; la seconde y écrivit son petit livre des *Torrents*, qui semble inspiré des Charmettes, de Meillerie, de Clarens, comme la *Julie* de Rousseau, moins dangereuse à coup sûr.

II.

La Confession.

Un digne prêtre de paroisse m'a dit souvent que la plaie de

son état, son désespoir à lui-même et le tourment de sa vie, c'était la confession.

Les études par lesquelles on s'y prépare au séminaire sont telles, que le tempérament y périt souvent; le corps y succombe, l'âme en reste énervée, souillée.

L'éducation laïque qui n'affiche aucune prétention à l'excès de la pureté, et dont les élèves vivront un jour de la vie commune, a pourtant grand soin d'écarter des yeux du jeune homme les trop séduisantes images qui troublent les sens. L'éducation ecclésiastique au contraire, qui prétend former des hommes au-dessus de l'homme, des vierges, de purs esprits, des anges, fixe précisément l'attention des ses élèves sur les choses qui leur seront pour toujours interdites, et leur donne pour objets d'étude des tentations terribles à faire damner tous les saints. On a cité les livres imprimés, mais on n'a pas cité les cahiers par lesquels se complète l'éducation des séminaires dans les deux dernières années; ces cahiers contiennent ce que les plus intrépides n'ont jamais osé publier.

Jé ne puis reproduire ici ce que m'ont révélé sur cette éducation insensée ceux qui en ont souffert, et qui y ont presque péri. Personne ne se représentera l'état d'un pauvre jeune homme, très-croyant encore, très-sincère, se débattant entre les terreurs et les tentations dont on l'entoure à plaisir, entre deux inconnus, dont un seul le rendrait fou, *la femme! l'enfer!*... et cependant contraint sans cesse de regarder l'abîme, aveuglé, sur ces livres immondes, de tempérament, de sang, de jeunesse.

Cette imprudence inouïe est venue primitivement de la supposition toute scolastique qu'on pouvait isoler parfaitement l'âme et le corps. On s'est figuré qu'on les mènerait, comme deux coursiers d'allures diverses, l'un à droite et l'autre à gauche. On n'a pas songé que dans ce cas, il en sera de l'homme comme du char sculpté au fronton du Louvre, qui, tiré dans les deux sens, doit sans faute être mis en pièce.

Quelque diverses que les deux substances soient de nature, il n'est que trop sensible qu'elles sont mêlées dans l'action. Pas un mouvement de l'âme qui n'agisse sur le corps, et le corps réagit de même. La guerre la plus cruelle au corps tuera le corps plus aisément qu'il n'empêchera son action sur l'âme. Croire qu'un vœu, quelques prières, une robe noire sur le dos, vont vous délivrer de la chair et vous faire un pur esprit, n'est-ce pas chose puérite?

On objectera le moyen âge, cette foule d'hommes qui ont vécu d'une vie mortifiée.

Ici je n'ai pas une réponse, j'en ai vingt, et sans réplique. Il est trop facile de montrer que le prêtre en général, et spécialement le confesseur, n'étaient nullement alors ce qu'ils sont depuis deux siècles.

I. La première réponse semblera peut-être dure: *Alors, le prêtre croyait.* — « Quoi? le prêtre ne croit-il plus? Voulez-vous dire qu'en parlant de sa foi avec tant de force, il soit hypocrite et menteur? » — Non, je veux bien le croire sincère. Mais il y a croire et croire; il y a bien des degrés dans la foi. On raconte que Lope de Vega (qui, comme on sait, était prêtre) ne pouvait officier; au moment du sacrifice, il se représentait trop vivement la Passion, fondait en larmes et se trouvait mal. Comparez ceci maintenant à la coquette pantomime du jésuite qui joue la messe à Fribourg, ou du prélat que j'ai vu préoccupé de faire valoir à l'autel sa blanche petite main.

Le prêtre croyait, et *sa pénitente croyait.* Des terreurs inouïes, de miracles, de diables, d'enfer, remplissaient l'église. Le mot « Dieu l'entend » n'était pas gravé seulement dans le bois, mais dans le cœur. Ce n'était pas une planche qui séparait le confessionnal, mais le glaive de l'Archange, la pensée du Jugement.

II. Si le prêtre parlait au nom de l'esprit, il en avait quelque droit ayant acheté le pouvoir spirituel par le *suicide du corps*. Les longues prières de nuit auraient suffi pour l'user. Mais on y pourvoyait plus directement par l'excès du jeûne. Le jeûne était le régime de ces pauvres et rudes écoles des Mendians, des Cappets, dont la table famélique vivait d'arguments. Demi-morts avant l'âge d'homme, ils glaçaient leur sang par des herbes d'un froid mortel, et l'épuisaient par des saignées. Le nombre des saignées auxquelles on soumettait les moines, était prévu dans leurs règles. L'estomac ne manquait guère de se détruire, les forces ne se réparaient plus. Saint Bernard et sainte Thérèse étaient affaiblis par de continuels vomissements ; le sens même du goût se perdait ; le saint, dit son biographe, prenait du sang pour du beurre. — Le mot de *mortification* n'était pas alors un vain mot ; il n'y avait pas isolement du corps et de l'âme, mais bien suppression du corps.

III. Le prêtre se croyait en ce sens l'homme de l'esprit, et il l'était effectivement par la *supériorité de culture*. Il savait tout, l'autre rien. Lors-même que le prêtre était jeune, il était vraiment le père, l'autre était l'enfant. — Aujourd'hui, c'est tout le contraire ; le laïque, celui des villes au moins, a généralement plus d'instruction que le prêtre ; le paysan même, qui a une famille, des intérêts, des affaires, qui a passé par l'armée, a plus d'expérience que son curé, plus de connaissances réelles ; s'il parle plus mal, il n'importe. Le contraste est bien plus grand, lorsque ce prêtre inexpérimenté qui n'a connu que le séminaire, voit à ses genoux une femme du monde, d'intrigue, de passion, qui, par exemple, à trente-cinq ans, a traversé tout ce qu'il y a de sentiments et d'idées. Quoi ! c'est elle qui demande conseil, c'est elle qui l'appelle : Mon père. Mais chaque mot qu'elle lui dit est une révélation pour lui ; il est étonné, effrayé intérieurement. S'il n'a la sagesse de se

taire, il dira des choses absurdes. Sa pénitente qui arrivait tout émue, va s'en aller en riant.

IV. Il y a encore une différence qui ne frappera guère que ceux qui connaissent le moyen âge : *La langue n'était pas déliée*, comme elle l'a été depuis. Personne n'ayant encore nos habitudes d'analyse et de développement, la confession devait se réduire à une déclaration du péché, sans détail des circonstances. Encore moins, pouvait-on déduire les phénomènes qui accompagnent la passion, les désirs, les doutes, les craintes, qui lui donnent la force d'illusion et de mirage, et la rendent contagieuse. Il y avait, si l'on veut, confession ; mais la femme ne savait pas dire, ni le confesseur entendre ; elle ne pouvait ouvrir le vrai fond de sa pensée, et il n'eût pas su l'atteindre. Aveu d'une part, de l'autre sentence, c'était tout ; il n'y avait pas dialogue, confiance, épanchement.

Si le prêtre n'a pas assez d'imagination et d'esprit pour poser les questions, il a en main depuis deux siècles des questions toutes posées, qu'il adressera par ordre, et par lesquelles il forcera la pénitente à chercher dans sa pensée, à creuser son propre secret pour le livrer tout entier, à ouvrir son cœur fibre à fibre, fil à fil, pour ainsi dire, et dévider devant lui l'écheveau complet que dès lors il tient en main.

Ce terrible instrument d'enquête, qui dans une main maladroite peut gâter l'âme en la fouillant, aurait au moins grand besoin de changer quand les mœurs changent. La morale ne varie pas, mais les mœurs varient selon les temps ; ils ne se sont pas douté de cette vérité si simple. Ils en sont restés aux mœurs de l'époque où le mouvement intellectuel a cessé pour eux. Les manuels qu'on met entre les mains du jeune confesseur s'appuient sur les casuistes que Pascal a enterrés. Quand même l'immoralité de leurs solutions n'eût pas été démontrée, daignez donc vous rappeler qu'Escobar, Sanchez, posaient des

questions pour une époque horriblement corrompue dont, grâce à Dieu, nous sommes loin. Leur casuistique à son origine s'adresse au monde écumeux, fangeux que laissèrent après elles les guerres de religion. Vous trouvez là tel crime qui peut-être ne fut jamais commis que par les affreux soldats du duc d'Albe ou par les bandes sans patrie, sans loi, sans Dieu, que traînait Wallenstein, vraies Sodomes errantes dont l'ancienne eût eu horreur.

On ne sait comment qualifier cette coupable routine ! Ces livres faits pour une époque barbare, unique en forfaits, ce sont les mêmes qu'aujourd'hui, en pleine civilisation, vous donnez à vos élèves.

Et ce jeune prêtre, qui, d'après vous, croit que le monde est encore ce monde effroyable, qui arrive au confessionnal avec toute cette vilaine science, l'imagination meublée de cas monstrueux, vous le mettez, imprudents ! (ou comment vous nommerai-je ?) en face d'un enfant qui n'a pas quitté sa mère, qui ne sait rien, n'a rien à dire, dont le plus grand crime est d'avoir mal appris son catéchisme ou blessé un papillon.

Je frémis de l'interrogatoire qu'il va lui faire subir, de tout ce qu'il va lui apprendre dans sa brutalité consciencieuse. Mais il a beau demander... Elle ne sait rien, ne dit rien. Il la gronde, et elle pleure. Les pleurs seront bientôt séchés, mais elle rêvera longtemps.

Il y aurait un livre à faire sur les débuts du jeune prêtre, sur ses imprudences, toutes graves, toutes fatales à lui ou aux autres. La pénitente est parfois plus avisée que le confesseur. Elle s'amuse à le voir venir, elle le regarde froidement qui s'anime et s'avance trop... Telle qui s'oubliait dans son rêve passionné, est réveillé brusquement par la leçon que lui donne à genoux une femme spirituelle et moqueuse.

Leçon cruelle qui lui a fait sentir le froid de l'acier... On

n'éprouve pas une telle chose sans en rester longtemps amer, parfois méchant pour toujours. Il savait bien, le jeune prêtre, qu'il était la victime, le déshérité de ce monde, mais il ne l'avait pas senti... Un fiel immense lui monta au cœur. Il pria Dieu que le monde meure !... (s'il peut encore prier Dieu ?)

Puis, revenant sur lui-même et se voyant pris sans remède dans ce noir linceul, dans cette robe de mort qu'il portera jusqu'à la mort, il s'y enfonce, en la maudissant ; il avise quel parti il tirera de son supplice.

Et le seul parti à prendre, c'est de raffermir sa position de prêtre. Il le fera par deux moyens, par l'intelligence avec les jésuites et par l'assiduité servile près de monseigneur l'évêque. Je lui recommande surtout d'être violent contre les philosophes, d'aboyer *au panthéisme*, qu'il noircisse aussi ses confrères, et il se blanchira d'autant mieux. Qu'il prouve qu'il sait haïr, on lui pardonnera l'amour.

Son corps va désormais le protéger, le défendre, le couvrir. Ce qui eût perdu le prêtre isolé, devient la sainteté même dès qu'il est homme de parti. Il allait être interdit, envoyé peut-être six mois à la Trappe ; il devient vicaire-général.

Seulement, qu'il soit prudent, dans les affaires délicates que le corps aime à cacher : qu'il apprenne les arts du prêtre : Feindre, attendre, savoir se contenir, avancer, mais lentement, sur la terre quelquefois, et plus souvent sous la terre.

III.

Le Directeur.

Quand je songe à tout ce que contient le mot de *confession*, de *direction*, ce petit mot, ce grand pouvoir, le plus complet qui soit au monde, quand j'essaie d'analyser tout ce qui y est,

je suis effrayé. Il me semble que je descends par la spirale infinie d'une mine profonde et ténébreuse... J'avais pitié tout à l'heure de ce prêtre, et maintenant j'en ai peur.

Il ne faut pas avoir peur ; il faut regarder en face. Formulons avec simplicité le langage du confesseur.

« Dieu l'entend, t'entend par moi ; par moi Dieu te va répondre. » Tel se dit le premier mot, tel il est pris à la lettre. L'autorité est acceptée, comme infinie, absolue, sans chicaner sur la mesure.

« Mais tu trembles, tu n'oses dire à ce Dieu terrible tes faiblesses et tes enfances... Eh bien ! *dis-les à ton père* ; un père a droit de connaître les secrets de son enfant, un père indulgent qui ne veut savoir qu'afin de pouvoir absoudre. Il est pécheur comme toi ? a-t-il droit d'être sévère ? Viens donc, enfant, viens et parle... Ce que tu n'as pas osé dire à l'oreille de ta mère, dis-le ; qui le saura jamais ? »

Alors, alors, parmi les soupirs, du sein gonflé, soulevé, le mot fatal monte aux lèvres ; il échappe et l'on se cache... Oh ! celui qui l'a entendu, a pris un grand avantage, et le gardera, Dieu veuille qu'il n'en abuse point !... Ce qui a entendu, prenez garde, ce n'est pas le bois, le chêne noir du vieux confessionnal ; c'est un homme de sang et de chair.

Et cet homme sait maintenant sur cette femme ce que le mari n'a pas su, dans les longs épanchements des nuits et des jours, ce que ne sait pas sa mère qui croit la voir tout entière, l'ayant eue tant de fois nue sur ses genoux.

Il sait, cet homme, il saura... N'ayez pas peur qu'il oublie. Si l'aveu est en bonne main, tant mieux, car c'est pour toujours... Elle aussi, elle sait bien qu'il y a un maître de sa pensée intime. Jamais elle ne passera devant cet homme sans baisser les yeux.

Le jour où ce mystère fut mit en commun, il était bien près

d'elle, elle l'a senti... Assis plus haut, il pesait d'un ascendant invincible. Une force magnétique l'a soumise, car elle ne voulait pas dire, et elle a dit malgré elle. Elle s'est trouvée fascinée, comme l'oiseau sous le serpent.

Jusqu'ici pourtant, nul art du côté du prêtre. La force des choses a tout fait, celle de l'institution religieuse et celle de la nature. Prêtre, il l'a reçue à ses genoux, écoutée. Puis maître de son secret, de sa pensée, de la pensée d'une femme, il s'est retrouvé homme, sans le vouloir ni le savoir peut-être, et il a mis sur elle, affaiblie et désarmée, la main pesante de l'homme.

Et la famille, maintenant ? le mari?... Qui osera dire que sa situation est la même qu'auparavant ?

Tout homme qui réfléchit sait trop bien que la pensée est dans la personne ce qu'elle a de plus personnel. Le maître de la pensée est celui à qui la personne appartient. Le prêtre tient l'âme, dès qu'il a le gage dangereux des premiers secrets, et il la tiendra de plus en plus. Voilà un partage tout fait entre les époux, car maintenant il y en aura deux, l'âme à l'un, à l'autre le corps.

Notez que dans ce partage, vraiment l'un des deux a tout ; l'autre, s'il garde quelque chose, le garde par grâce. La pensée, de sa nature, est dominante, absorbante ; l'arbitre de la pensée, dans le progrès naturel de cette domination, ira réduisant toujours la part qui semblait rester à l'autre. Ce sera déjà beaucoup si le mari, veuf de l'âme, conserve l'involontaire, l'inerte et morte possession. Chose humiliante, de n'obtenir rien de ce qui fut à vous que sur autorisation et par indulgence, d'être vu, suivi dans l'intimité la plus intime par un témoin invisible qui vous règle et vous fait votre part... de rencontrer dans la rue un homme qui connaît mieux que vous vos plus secrètes faiblesses, qui salue humblement, se détourne et rit...

.

Ce n'est rien d'être puissant, si l'on n'est pas seul puissant... Seul ! Dieu ne partage pas.

C'est la raison dont le prêtre se paie certainement lui-même, dans ses persévérants efforts pour isoler cette femme, affaiblir ses liens de famille, miner surtout l'autorité rivale, je veux dire celle du mari. Le mari pèse fort au prêtre. S'il souffre, ce mari, d'être si bien connu, épié, vu, quand il est seul, celui qui voit souffre encore plus. Elle vient à chaque instant lui dire innocemment des choses qui le mettent hors de lui. Souvent il voudrait l'arrêter, il lui dirait volontiers : « Grâce, madame, en voilà trop ! » Et quoique ces détails le fassent souffrir en damné, il en veut encore davantage, il exige qu'elle descende, dans ces aveux, humiliants pour elle et cruels pour lui, aux plus tristes circonstances.

Le confesseur d'une jeune femme peut se définir hardiment, l'envieux du mari, et son ennemi secret. S'il en est un qui fasse exception à ceci (et je veux bien le croire), c'est un héros, un saint, un martyr, un homme au-dessus de l'homme.

Tout le travail du confesseur, c'est d'isoler cette femme, et il le fait en conscience. C'est un devoir pour celui qui la mène dans la voie du salut, de la dégager peu à peu de tous les liens de la terre. Il y faut du temps, de la patience, de l'adresse. Il ne s'agit pas de rompre d'un coup de si fortes chaînes ; mais de bien découvrir d'abord de quels fils se compose chaque chaîne, et, fil à fil, de limer, d'user.

Il use et lime à son aise, celui qui, chaque jour, éveillant de nouveaux scrupules, inquiète une âme timide sur la légitimité des plus saints attachements. S'il en est un d'innocent, c'est encore après tout une attache terrestre, un vol fait à Dieu ; Dieu veut tout... Plus de parenté, d'amitié, il faut qu'il ne reste rien. « Un frère ? » Non, c'est encore un homme. — « Mais au moins ma sœur ? ma mère ?... » — Non, il vous faut quitter tout...

Quitter d'âme et d'intention; vous les verrez toujours, ma fille, rien ne paraîtra changé; seulement, fermez bien votre cœur.»

La solitude morale s'établit ainsi tout autour. Les amis s'en vont rebutés par une politesse glaciale. Il fait froid dans cette maison... Pourquoi cét étrange accueil? Ils ne peuvent le deviner; elle-même ne le sait pas toujours. La chose est commandée, n'est-ce pas assez? L'obéissance consiste à obéir sans raison.

Il fait froid ici, c'est tout ce qu'on peut dire. Le mari trouve la maison plus grande et plus vide. Sa femme est devenue tout autre; présente, elle a l'esprit absent; elle agit comme n'agissant pas; elle parle, comme ne parlant pas. Tout est changé dans leurs habitudes intimes, toujours par bonne raison: «Aujourd'hui, c'est jeûne.» — Et demain? — «C'est fête.» — Le mari respecte cette austérité; il se ferait un scrupule de troubler une si haute dévotion, il se résigne tristement: «Cela devient embarrassant, dit-il, je ne l'avais pas prévu; ma femme devient une sainte.»

Il y a dans cette triste maison des amis de moins, mais il y en a un de plus, et très-assidu. Le confesseur habituel et maintenant directeur. Grand et considérable changement.

Comme confesseur, il la recevait à l'église, aux heures connues. Comme directeur, il la visite à son heure, la voit chez elle, parfois chez lui.

Confesseur, il était le plus souvent passif, écoutait beaucoup, parlait peu; s'il prescrivait, c'était en peu de mots. Directeur, il est actif; non-seulement il prescrit des actes, mais ce qui est bien plus au fond, par la causerie intime, il influe sur les pensées.

Au confesseur, on dit les péchés; on ne lui doit rien de plus. Au directeur, on dit tout, on se dit soi-même et les siens, ses affaires, ses intérêts. Celui à qui l'on confie le plus grand in-

térêt, celui du salut éternel, comment ne lui confierait-on pas de petits intérêts temporels, le mariage de ses enfants, le testament qu'on projette, etc. etc. ?

Le confesseur est obligé au secret, il se tait (ou devrait se taire). Le directeur n'a point cette obligation. Il peut révéler ce qu'il sait, surtout à un prêtre, à un autre directeur. Supposons dans une maison une vingtaine de prêtres (ou un peu moins par égard pour la loi d'association), qui soient les uns confesseurs, les autres directeurs des mêmes personnes ; comme directeurs ils peuvent échanger leurs renseignements, mettre en commun sur une table mille ou deux mille consciences, en combiner les rapports, comme les pièces d'un jeu d'échecs, en régler d'avance les mouvements, les intérêts, et se distribuer à eux-mêmes les rôles qu'ils doivent jouer pour mener le tout à leurs fins.

Les jésuites seuls autrefois travaillaient ainsi d'ensemble. Il ne tient pas aujourd'hui aux meneurs du clergé que ce corps tout entier, dans sa tremblante obéissance, ne joue à ce vilain jeu. Tous communiquant avec tous, il résulterait de ces secrets révélés une vaste et mystérieuse science, dont se trouverait armée la police ecclésiastique, cent fois plus forte alors que celle de l'Etat ne peut l'être.

Ce qui manquerait à la confession des maîtres, on le suppléerait aisément par celle des domestiques, valets et servantes. L'association des Blandines de Lyon, imitée en Bretagne, à Paris, et ailleurs, suffirait seule pour éclairer tout l'intérieur des familles. On a beau les connaître, on ne les emploie pas moins ; elles sont douces et dociles, servent très-bien leurs maîtres, savent voir et écouter.

Heureux père de famille, qui a une telle femme, si vertueuse, de tels domestiques, doux et humbles, honnêtes, pieux... Ce que souhaitait cet ancien, de vivre dans une maison de

verre où chacun pût toujours le voir, il l'a sans l'avoir souhaité. Pas un mot de lui n'est perdu. Il parle plus bas, mais la fine oreille a tout entendu. S'il écrit sa pensée intime, ne voulant la dire, elle est lue, par qui? on l'ignore. Ce qu'il rêve sur l'oreiller, il est bien étonné le lendemain de l'entendre dans la rue.

Homme, tu cherches Dieu, du ciel à l'abîme... mais il est à ton foyer. L'homme, la femme et l'enfant, l'unité des trois personnes, leur médiation mutuelle, voilà le mystère des mystères. L'idée divine du christianisme, c'est d'avoir mis ainsi la famille sur l'autel. Il l'y a posée, il l'y a laissée; pendant quinze cents ans, le moyen âge, mon pauvre moine rêveur, l'y a contemplée en vain. Il n'a jamais pu deviner la mère, comme initiation. Il s'est épuisé au côté stérile, il a poursuivi la Vierge, et nous a laissé Notre-Dame.

Ce qu'il n'a pu, tu le feras, homme moderne. Ce sera ton œuvre. Puisse-tu, seulement, dans la hauteur de ton génie abstrait, ne pas dédaigner les enfants et les femmes, qui l'enseigneraient la vie. Dis-leur la science et le monde; ils te diront Dieu.

Que le foyer se raffermisse; l'édifice ébranlé de la religion et de la politique va reprendre assiette. Cette humble pierre où nous ne voyons que le bon vieux Lare domestique, c'est, ne l'oublions jamais, la pierre angulaire du Temple et le fondement de la Cité.
